

Au Théâtre de l'Orangerie, *Ténèbres* met en scène un père et sa fille à la recherche de leur humanité dans un labyrinthe de fantômes et de monstres intérieurs. Une mise en scène d'Andrea Novicov

Aurore polaire aux frontières de l'abîme

JORGE GAJARDO

Genève ► Un homme avance à tâtons, en rasant les murs d'un intérieur vide et sans confort. Son ombre le suit de près. Il semble s'appuyer sur elle. Il trouve un siège, s'y assied péniblement. A pas fatigués, mais d'apparence plus volontaire, une femme plus jeune entre à son tour et rejoint l'homme. Un père et sa fille. Pendant une heure et demie, ils se battent sans un instant de répit. Ils cherchent leur chemin dans un labyrinthe effroyable. Nul ne sait s'ils en sortiront vainqueurs.

Sur le plateau du Théâtre de l'Orangerie, à Genève, les comédiens Boubacar Samb et Cathy Sarr jouent *Ténèbres*, une tragédie contemporaine écrite par l'auteur suédois Henning Mankell. Un père, sa fille, des personnages profondément blessés, déboussolés. Boubacar Samb se faisait rare. Le retrouver est un bonheur. C'est l'un des comédiens les plus élégants de la scène romande, de ceux qui savent donner une saveur particulière à chacun de leurs rôles. Dans *Ténèbres*, il est un géant déchu, au bord de la folie, broyé par la culpabilité. Face lui, Cathy Sarr campe une jeune femme à l'irrésistible énergie vitale. Sans elle, il se brise.

Recoller les morceaux

Ils ont dû quitter leur pays. Ils attendent quelque part, dans un lendemain qui tarde, de repartir vers un pays lointain où refaire leur vie. Ils sont perdus et ont tout perdu. Le père a tenu la main de sa femme pendant un naufrage, tant qu'il a pu, mais il l'a lâchée. Sa fille ne lui pardonnera peut-être jamais, mais il faut recoller les morceaux et réapprendre à vivre.

Ce sont des réfugiés. Ils ont survécu à d'effroyables épreuves et s'ac-



Ténèbres met en scène un père et sa fille, deux personnages profondément blessés. ISABELLE MEISTER

crochent pour s'en sortir. Les personnages imaginés par Henning Mankell semblent avoir perdu leur «droit à l'existence», selon une formule qui figure dans la préface à la pièce. Ce père et cette fille sont accablés par les épreuves, mais ne sont pas encore à genoux. Ils gagnent en beauté à se battre ainsi. Boubacar Samb et Cathy Sarr les accompagnent de leurs voix, et leurs présences scéniques toutes en nuances, dans leur lutte titanique pour écrire une nouvelle page de leur histoire.

Andrea Novicov s'est concentré à maintenir la tension dans les dialogues, à mettre à nu les fragilités de chacun

Dans sa lecture de *Ténèbres* et sa direction d'acteurs, Andrea Novicov s'est concentré autant que possible à maintenir la tension dans les dialogues, à mettre à nu les fragilités de chacun, à chercher les gestes trahissant les démons qui les tirent vers l'abîme. Dans un texte distribué à l'entrée, qui fait office de feuille de salle, Novicov explique que dans un premier temps, il aurait voulu leur faire porter le rôle de «réfugiés climatiques», un sujet qui traverse sa première saison à la tête de l'Orangerie.

Il ne l'a pas fait et on lui en sait gré. Car rendre aux réfugiés leur dignité, qu'ils soient climatiques, politiques ou autre, c'est d'abord reconnaître l'humanité et l'individualité dans les dizaines de têtes anonymes que les télévisions filment en plan large, entassés dans des canots de fortune au milieu de la mer. Imagine-t-on les épreuves que les réfugiés affrontent avant de s'échouer à Gibraltar, ou quand ils traversent l'Europe, enfermés dans des camions frigorifiques? Qui pense aux séquelles psychiques qui les poursuivront encore longtemps après leur odyssée?

Un nouveau foyer?

C'est là que réside le mérite d'auteurs comme Mankell, et de metteurs en scène sensibles à la complexité humaine. Ils en savent davantage que les images d'actualité, plongent profondément dans les tourments intérieurs de ces hommes et femmes qui se battent y compris contre eux-mêmes, pour sortir la tête de l'eau.

On reconnaîtra aussi dans *Ténèbres* le sens raffiné de la lumière de Laurent Junod, dont on ne compte plus les collaborations avec Andrea Novicov. Le dispositif de scène, un grand cadre blanc qui se resserre vertigineusement en étou au fond du plateau, est pratiquement tout à lui. C'est un grand vide qui se remplit d'images liquides et organiques, les ombres de ceux qui l'habitent s'incrustant durablement dans l'œil, jusqu'à l'étouffement. Des teintes d'aurore polaire s'insinuent pourtant de l'extérieur, des signes qui disent au père de vaincre sa peur de l'inconnu, et font écho aux injonctions de la fille à respirer l'air de dehors. Un dehors appelé à devenir peut-être leur nouveau foyer. I

Jusqu'au 29 août au Théâtre de l'Orangerie, Genève. www.theatreorangerie.ch

CINÉMA (GE)

LE SPOUTNIK S'ALLIE À QUATRE LIBRAIRIES

Jusqu'à dimanche, le cinéma Sputnik s'associe à quatre librairies genevoises lors de projections en plein air. Il s'agit de faire découvrir des œuvres littéraires portées à l'écran. La série de «Librairies en projection» commence ce soir avec *Autoportraits*, de Marie-Eve Grave, à voir devant l'Usine à 21h (film précédé d'un apéro à 19h). Ce film belge esquisse un portrait de Grisélidis Réal, militante genevoise des droits des travailleuses du sexe. Demain jeudi, *The Watermelon Woman* de Cheryl Dunie sera projeté au 10, rue des Vieux-Grenadiers, dans la cour de la librairie Dispersion à 21h (apéro à 19h). Ce film étasunien raconte le destin d'actrices afro-américaines des années 1930 et 1940. Vendredi à l'API, 21h, on (re)verra le classique suverif de Claude Faraldo *Themroc* (1973), où un Michel Piccoli peintre en bâtiment rejette la société de consommation. L'apéro aura lieu à 19h chez Fahrenheit 451. MOP
Programme complet: sputnik.info

Valeska Gert, de l'âme au corps

Scène ► Eszter Salamon et Boglárka Börcsök donnent des formes contemporaines à l'énergie subversive de la danseuse et cabaretiste. A voir à l'ADC à Genève dans le cadre du Far° nyonnais.

Admirée de Brecht et des cinéastes Pabst et Renoir avec lesquels elle travailla, Valeska Gert (1892-1978) se distinguait par l'exagération expressive de gestes corporels hautement stylisés, au cœur de ses vives pantomimes. On retrouve donc au fil de *Monument 0.5: The Valeska Gert Monument*, à découvrir au Far° ce soir et demain (hors les murs à l'ADC à Genève), les figures scéniques que ne cessait de retravailler cette artiste allemande multifacette, en les nommant «fantômes». Dont le perroquet, l'ange immobile ou le bébé. Mais sur un mode ici allusif et kéléidoscopique.

Nouvelle pièce de la série *Monument* conçue par l'artiste, chorégraphe et performer hongroise Eszter Salamon, la proposition s'envisage comme une «entreprise empirico-archivistique» essayant en actes performatifs. Dérivée de Valeska Gert, son esthétique du montage mêle danse, théâtre, cabaret et pantomime burlesque. Elle tient de la réinterprétation décalée de l'univers de l'artiste antifasciste issue d'une famille de commerçants juifs et influencée par les dadaïstes.

L'opus se base sur des sources visuelles et autobiographiques, le commentaire, la fiction aussi. «Sa dimension de soliste, le geste et l'hybridation vocales, la danse à



L'ange immobile, l'une des figures scéniques imaginée par Valeska Gert. URSULA KAUFMANN

vitesse variable des mots déformés qui chutent, et le mouvement discontinu en font une artiste unique de l'entre-deux-guerres», relève Eszter Salamon.

Son corps devient un matériau de transformation et de métamorphose. Annoncée par le titre «Cirkus», l'extraordinaire Boglárka Börcsök, visage recouvert d'un haut la rendant proche de l'image de la Mort si souvent arpentée par la Berlinoise, procède à une hypnotique mimographie corporelle. Soit le remodelage de

sa poitrine par le pétrissage de ses seins. L'épisode dévoile une forme sculpturale archaïque proche du cri silencieux. Un cri mutique qui formait l'essentiel des premières danses de Gert jusqu'en 1929, mêlant crudité, sauvagerie et douceur.

Pour dépasser «les bornes de la bienséance bourgeoise», selon la formule de Gert, la danse rencontre une large palette d'intenses masques de chair parodiques, une poésie du visage. Elle anime yeux et langues, fesses et grimaces dans «un cadrage voulu voisin du

gros plan cinéma», rappel de la fascination de Valeska Gert pour Eisenstein.

D'avantage que par le grotesque, Gert définissait sa danse aux gestes succincts comme «mouvement de l'âme qui se traduit par un mouvement du corps». En témoigne ce nu féminin de dos flottant dans une obscurité amnésique. Une voix évoque l'expérience autobiographique de modèle académique et démunie à New York, qui reconduit dans la douleur, l'immobilité mortifère tenue, un corps que les impulsions dansées de Valeska Gert envisageaient comme morcelé.

La démarche d'Ester Salamon, elle, rejette la notion d'un monument considéré d'un point de vue élitiste comme un emblème du pouvoir politique, économique, ou lieu mémoriel/culturel institutionnalisé. C'est ce que questionne sa série *Monument*, développée depuis plus d'une décennie. Ce, en arpentant ce qui est refoulé de la mémoire personnelle et collective, notamment en danse. *Monument 0.5* à l'intelligence d'incorporer délicatement le spectateur. Sur un mode profondément humain, compassionnel et fidèle à l'œuvre de Valeska Gert. Qui considérerait le public et son être intime, subconscient, comme parties prenantes de ses performances. **BERTRAND TAPPOLET**

A voir les 22 et 23 août au Far, hors les murs à l'ADC, à Genève (salle des Eaux-Vives), possibilité de transport en bus depuis Nyon à 19h15, au 5 rue des Marchandises.

Le Far° se tient jusqu'au 25 août à Nyon, infos: www.festival-far.ch